

Un petit Jésus

Ancien moine bénédictin reconverti dans la vie civile et le business, Didier Long nous livre son étonnant parcours.

C'est un petit bonhomme rondouillard (quatre-vingt-trois kilos aujourd'hui, contre cinquante quand il a quitté le monastère et son régime draconien) et rigolard, qui a tout de la panoplie du manager qu'il est devenu. Costume gris et petites lunettes rondes dorées, montre Cartier Tank au poignet, chemises monogrammées, Didier Long préside, depuis le 11 septembre 2001 (ça ne s'invente pas), aux destinées d'Euclid, une PME de pointe, spécialisée dans l'Internet et le conseil aux grandes entreprises. Son bureau donne sur les toits de l'Opéra et un couple d'anges dorés, comme un rappel de son ancienne vie.

Car, de 1985 à 1995, Didier Long, vingt ans à son entrée dans les ordres, fut frère Marc à La Pierre-qui-vire, en pleine Sibérie morvandelle. Dix ans de vie à la dure et sous la coule, durant lesquelles ce moine atypique (mais ne le sont-ils pas tous, ceux qu'il nous présente dans son livre, parvenus là au terme de parcours pour le moins erratiques?) va d'abord exercer ses talents d'électricien, de typographe. Puis, de plus en plus tenté par le domaine artistique, prendre en charge la direction des prestigieuses éditions du Zodiaque, spécialisées dans les ouvrages sur l'art roman, alors propriété de la communauté. Puis se faire sculpteur d'*arte povera*, choisissant pour matière première des bidons en plastique. Frère Marc, cornaqué par Cyrille Putman, le fils de la célèbre designeuse, et exposé dans des galeries chic, devient même, dans les années 1990, la coqueluche d'un certain tout-Paris bobo. « Ça marchait très fort, raconte-t-il, et mes objets se vendaient cher. Quand j'ai quitté La Pierre-qui-vire avec 20000 F en poche, les impôts m'ont même réclamé des arriérés! » Il a poursuivi dans cette voie. Aujourd'hui, malgré un emploi du temps surchargé, il réalise toujours ses « bricolages » à base de bidons. Ces jours-ci, il lance même, sur ce sujet, son site Internet: artcan.biz.

La Pierre-qui-vire, en revanche, il l'a quit-

tée, parce qu'il était tombé amoureux fou de Marie-Pierre, une journaliste (totalement agnostique) venue l'interviewer. « Je suis un homme d'émotion, dit-il, ce fut un coup de foudre immédiat. Je me suis dit: "C'est Dieu qui me l'envoie." » Alors, après trois mois de lutte intérieure, et sans que ses frères fassent rien pour le retenir, frère Marc est parti. « Le monastère, explique-t-il, c'est un milieu extrême, fermé sur lui-même, secret. Quand on le quitte, c'est comme la Mafia: on est mort, on ne vous accompagne pas. » Alors, tout en restant croyant, catholique (« Dieu et les êtres humains, confie-t-il, c'est tout ce qui m'intéresse »), il a tourné la page, définitivement. Marie-Pierre travaille toujours à France 2, elle est maintenant sa femme, et ils ont trois enfants.

Mécanicien chez Michelin. Son histoire, peu banale on en conviendra, Didier Long a choisi de l'écrire, il y a trois ans, sur des cahiers d'écolier, durant l'heure quotidienne qu'il passe dans le métro. En commençant par son enfance à Clermont-Ferrand, et le traumatisme original par quoi tout a débuté. Didier, c'était le mal-aimé de deux jumeaux monozygotes. A Olivier tout honneur et toute gloire. A lui, les rebuffades parentales. Alors il fait les 400 coups, aurait pu finir en prison, ou à la Légion. Au lieu de quoi, il devient apprenti puis mécanicien chez Michelin, premier milieu structurant – et difficile – pour une personnalité désespérée. Mais il ne s'y sent pas à sa place, tente de se suicider, avant de rencontrer Dieu par le truchement d'un moine philosophe, frère Anselme, et de se convertir. De là à La Pierre-qui-vire, il n'y avait qu'un pas. Franchi résolument. « J'ai fini dans un monastère, reconnaît-il, mais j'aurais pu finir chez Al-Qaïda. Le religieux peut aisément conduire au fanatisme. » C'est l'amour et la littérature (autodidacte boulimique, il s'est fait sa culture dans la bibliothèque du monastère, et ses frères lui ont fait suivre des études poussées de théologie) qui l'en ont sauvé.

« A l'origine, mon livre, où tout est authentique, je l'ai écrit pour moi seul, afin de me



Didier Long.

« Vous m'avez converti, mais pas comme vous croyez! », lui dit Olivier Rubinstein.

reconstruire, de raconter mon désir de me réintégrer dans le monde. Puis, j'ai décidé de le publier pour tous les autres à qui mon expérience peut être utile. » Il approche les éditions Robert Laffont, intéressées. Où on lui fait retravailler son texte, mais sans s'engager sur une publication. Puis envoie le manuscrit à plusieurs autres éditeurs, dont Denoël, le premier à réagir. Accueil enthousiaste: « Vous m'avez converti, mais pas comme vous croyez! », lui dit Olivier Rubinstein. Et *Défense à Dieu d'entrer* sort début janvier. Un petit miracle... Didier Long ne compte pas s'arrêter là: « Je suis en train d'écrire un roman qui sera une *Apocalypse*, l'histoire de gens confrontés à la fin du monde le jour même. » Une espèce de parabole destinée à ses frères et sœurs lecteurs, comme il nous appelle. Car Didier Long, même s'il ne va pas à la messe, ne se reconnaît pas dans l'Eglise en tant qu'institution, et tient volontiers des propos sulfureux, est resté l'homme de sa foi. « Quand je suis devenu moine, dit-il, j'ai voulu offrir toute ma vie à Dieu, par quelque voie que ce soit. Je n'ai pas changé d'idée, je veux juste donner un peu d'amour, comme Jésus. » Lequel, comme chacun sait, commença par être apprenti charpentier.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Défense à Dieu d'entrer, Didier Long, Denoël, 22 euros, tirage: 8 000 ex., ISBN: 2-207-25631-6. A paraître le 6 janvier.